

AGRICULTURE

Se lancer dans l'agroforesterie, c'est investir sur le long terme

L'agroforesterie représente plus de 10 000 hectares en France et seulement 50 en Suisse. Mêler arbres et cultures revêt pourtant de nombreux avantages. Éclairages sur un mode de culture en devenir.

Diversification du revenu, protection du sol contre l'érosion, capture du carbone, amélioration de la biodiversité: l'agroforesterie n'est pas dépourvue d'intérêts tant agronomiques qu'environnementaux. Soutenu politiquement en France, reconnu digne d'intérêt par l'Union européenne, ce mode de culture mêlant pommiers, merisiers ou noyers et blé ou colza peine à séduire en Suisse. Une centaine d'exploitations helvétiques seulement pratiquent aujourd'hui l'agroforesterie. «Pour autant, notre pays possède un potentiel climatique, pédologique et commercial tout à fait adapté», affirme Johanna Schoop, coordinatrice romande du Réseau suisse de l'agroforesterie, dont sont aujourd'hui membres dix-huit exploitations. Afin de susciter de nouvelles vocations, la collaboratrice d'Agriidea a profité du récent congrès européen d'agroforesterie à Montpellier pour organiser des visites d'exploitation dans le sud de la France (voir en page 5).

Quel terrain choisir?

Argileux, limoneux, calcaire: tous les types de terrains sont compatibles avec l'agroforesterie. C'est plutôt la profondeur du sol qui agit comme facteur limitant. «Il faut suffisamment d'espace pour que cohabitent les racines superficielles des cultures avec celles, plus profondes, des arbres. Le but est d'éviter toute concurrence», explique Johanna Schoop. S'il n'y a pas de contre-indication en termes de biologie des sols, on se méfiera un peu des zones séchantes, pour la raison de réserve hydrique limitée pour les deux cultures. Les types de ter-

rains et de climats peuvent en revanche influencer sur le choix des essences. «Les cerisiers détestent avoir les pieds dans l'eau, met en garde la spécialiste. En zone humide, on privilégiera plutôt les arbres têtards, comme le mûrier.»

L'altitude est un autre facteur limitant pour les arbres fruitiers, bien qu'il soit désormais tout à fait possible de trouver des espèces adaptées. «Certains producteurs greffent eux-mêmes des arbres sur des porte-greffes adaptés à leur contexte pédo-climatique.»

Quel type d'arbre planter?

Planter des arbres, c'est s'engager sur le long, voire le très long terme. Alors une petite réflexion s'impose avant de décider si on va plutôt cultiver des arbres pour les fruits ou pour le bois d'œuvre. Une fois évalué le potentiel du sol, il convient d'analyser les débouchés commerciaux locaux. «Une exploitation peut bénéficier d'une filière de valorisation de bois précieux dans sa région, auquel cas on partira sur du noyer, par exemple. Une autre disposera d'un marché de proximité pour les fruits», conseille Johanna Schoop. Tout dépend donc du contexte de la ferme. «Il faut également être attentif au temps et à la main-d'œuvre à disposition. Des fruitiers demandent plus de compétence et de force de travail que des espèces forestières», met en garde la spécialiste.

Comment planter?

On recommande traditionnellement d'implanter les rangées dans le sens nord-sud plutôt qu'est-ouest, nettement moins favorable en matière d'ensoleillement. «Il faut cependant analyser au cas par cas. Dans les terres ouvertes, les rangées

d'arbres doivent être plantées dans le même sens que les travaux habituels des champs, pour des questions pratiques!» La distance entre les rangées d'arbres (24 mètres en moyenne) doit tenir compte de la largeur de travail des machines. La pompe à traiter, ou celle de la barre de coupe de la moissonneuse-batteuse, font par exemple référence.

Comment en assurer l'entretien?

Les premières années, la protection des arbres s'avère quasiment indispensable. «Un tuteur et du bon grillage font en principe l'affaire. Attention à considérer les coûts de cette protection lors du budget prévisionnel!» En ce qui concerne les campagnes, la meilleure des préventions consiste à faucher régulièrement la bande herbeuse où ont été plantés les arbres. Outre la taille régulière des arbres pour laquelle une formation est recommandée, il ne faut pas négliger la taille des racines. «Une fois par an, passer une sous-soleuse pour couper les racines superficielles des arbres et forcer ces derniers à aller chercher les nutriments en profondeur.»

Quelles cultures associer?

Le décalage végétatif est l'un des principes de l'agroforesterie. Ainsi, on évitera une culture de blé sous des alignées de cerisiers, car tous deux arriveront à maturité simultanément, créant une charge de travail compliquée à gérer!

Par ailleurs, certains exploitants plantent des haies entre les arbres pour compléter les rangées. Dès lors, dans les régions à risques, il faut éviter les espèces vectrices du feu bactérien, par exemple les *Sorbus*.

Quels risques agronomiques?

À long, voire très long terme, certains producteurs redoutent l'ombre créée par le feuillage des arbres sur les cultures. «À tort, réfute Joanna Schoop. L'ombre peut être la bienvenue dans les épisodes caniculaires qu'on a eus ces dernières années. L'humidité générée contribuera même à éviter les coups de chaud et donc à améliorer le rendement.» En outre, arbres, arbustes et bandes herbeuses créent un écosystème des habitats pour insectes auxiliaires, précieux alliés dans la lutte contre les ravageurs.



TÉMOIGNAGE

Nicolas Bovet, pionnier en Romandie

En Suisse romande, ils sont aujourd'hui une poignée d'exploitants à être convaincus par les intérêts de l'agroforesterie. À Arnex-sur-Orbe, Nicolas Bovet a planté plus de 400 arbres sur une surface de 11,4 hectares depuis 2012. L'exploitant vaudois a opté pour le bois d'œuvre, comme l'alisier, le noyer, le merisier, plantés dans des parcelles où il cultive cette année du pois, du blé et du seigle. Les plus beaux arbres font aujourd'hui 4 mètres de haut et leurs troncs mesurent 8 à 10 cm de diamètre. L'objectif de Nicolas Bovet est clair: «Ces arbres, je les ai plantés pour l'avenir de mon domaine. De mon vivant, je ne bénéficierai certainement pas de leur valorisation économique. Mais ils constituent un véritable patrimoine pour l'exploitation.» Nicolas Bovet regrette qu'aujourd'hui encore, l'agroforesterie soit absente du contexte politico-légal en Suisse, même si ses avantages agronomiques et environnementaux semblent s'inscrire dans la ligne de ce que prône la Confédération.

© PHOTOS OLIVIER BORN

Qu'est-ce que ça rapporte?

Les calculs de rentabilité effectués en Suisse ont révélé que, par rapport aux monocultures, les systèmes agroforestiers provoquent pendant les quinze premières années une diminution de revenus. «C'est essentiellement dû à la plantation et à l'entretien des arbres alors qu'il n'y a pas encore de récolte de bois ou de fruits. À long terme, cependant, ce «sacrifice» est plus que compensé par la constitution d'un énorme capital d'épargne sous forme de bois.» Planter des arbres s'avère cependant rapidement intéressant d'un point de vue financier, grâce à la commercialisation des fruits et à l'obtention des paiements directs. En effet, planter des hautes tiges donne droit à des subsides (15 francs par arbre maximum) dans le cadre des surfaces de promotion de la biodiversité.

CLAIRE MULLER ■

EN CHIFFRES

L'agroforesterie en Suisse, c'est:

- Environ 50 hectares.
- Une centaine d'exploitations qui pratiquent ce mode de culture.
- 50 arbres par hectare. Les surfaces varient entre 1 et 11 hectares.

+ D'INFOS

Communauté d'intérêts Agroforesterie:
Johanna Schoop,
tél. 021 619 44 55,
johanna.schoop@agridea.ch
www.swissagroforestry.com,
www.bioactualites.com

À Arnex-sur-Orbe (VD), les parcelles agroforestières de Nicolas Bovet sont parmi les premières de Suisse romande. L'exploitant a planté plus de 400 arbres sur 11 hectares depuis 2012.

SUITE DU DOSSIER EN PAGE 5 >